

Soudain, abandonnant les britanniques bords,  
 Il pose enfin le pied sur la terre de France,  
 Et l'élégant Paris devient sa résidence.  
 Là, sous son œil perçant défilent tour à tour  
 Bourgeois, nobles, robins, et la ville et la cour.  
 Mercure observe tout avec intelligence,  
 Note, juge, compare, et, dans sa conscience,  
 Croit que décidément ce peuple est le premier;  
 Il lui semble à la fois diplomate et guerrier,  
 Galant dans un salon, au champ d'honneur terrible,  
 A la gloire, aux beaux-arts, à l'amitié sensible,  
 Mais ayant par malheur l'esprit un peu léger.  
 Le dieu dès ce moment cesse de voyager :  
 Son but se trouve atteint. Levant un talon lesté.  
 Il franchit la hauteur de la voûte céleste,  
 Va droit à Jupiter, et dépose à ses pieds  
 Un rapport où les faits très-circumstanciés  
 Démontrant que la France a mérité la palme.  
 " Prêtez-moi tous l'oreille et que chacun soit calme !  
 " Dit le maître des dieux à l'Olympe assemblé ;  
 " Votre long différend me paraît tout réglé.  
 " Mercure en est l'arbitre, et sa juste sentence  
 " Reine des nations a proclamé la France,  
 " Cet avis est le mien ; qu'il soit le vôtre aussi,  
 " Et que nul désormais ne se dispute ici ! "  
 Un silence absolu règne dans l'auditoire.  
 Jupiter prend alors trois rayons de sa gloire,  
 Les tord et les dispose en cercle flamboyant  
 Qu'au-dessus de Paris il place en souriant.  
 Les savants ont nommé ce cercle l'arhélie, (4)  
 Le disant du soleil l'image réfléchie ;  
 Mais ils sont dans l'erreur, et je vous ai conté  
 Sur cet événement l'exacte vérité.  
 J'angure toutefois que l'enrievise Europe  
 Prétendra que je suis aussi menteur qu'Esopé,  
 Et qu'elle s'écriera dans un accès d'humeur :  
 " Plaisante invention de ce jeune rimeur  
 " Qui s'est constitué juge en sa propre cause ! "  
 " Chaque peuple pourrait en faire autant. " ... Qu'on

[l'ose,

Et l'univers dira si c'est avec raison !...  
 Charlemagne, Henri-Quatre, et toi, Napoléon,  
 Paraissez, montrez-nous votre vertu guerrière !  
 Et vous, auteurs divins, La Fontaine, Molière  
 Racine, Despréaux, Corneille, Bossuet,  
 Sortez de votre tombe, et prouvez qu'en effet,  
 Riche de vos travaux, belle, de votre gloire,  
 La France au premier rang doit briller dans l'histoire.  
 Pour vous, nos ennemis ! moins fiers, contentez-vous  
 De nous avoir vaincus, tous liés contre nous :  
 Vous ne nous prendrez pas du moins cette couronne  
 Qu'avec le roi des dieux le monde entier nous donne !  
 † EDOUARD SERVAN DE SUGNY.

## HÉROS ET MARTYR.

### I.

Nous sommes au mois de janvier ! Il est tard. La nuit est froide, le chemin crie sous le pied qui le foule en passant. Les bruits du jour ont fait place au silence des nuits : avançons.....

Voyez ces fossés larges et profonds qui servent de ceinture au fort de Villerbanne ; ils sont remplis d'eau, mais cette eau glacée n'a pas la plus petite oscillation à prêter au vent du nord qui souffle.

(4) A l'époque où ces vers furent composés, un phénomène de cette nature fut effectivement remarqué dans la direction de la capitale.

Regardez le ciel. Comme il est pur, limpide et parsemé d'étoiles ! On dirait le manteau d'azur de la Vierge Marie, ce manteau que notre imagination, étroite à l'endroit des choses célestes, nous représente broché de perles et de diamants par la main des anges et des vierges. Oh ! qu'il fait froid ! — Avançons encore, car le sang se glacerait dans nos veines. — Quelle heure est-il ? — Minuit vient de sonner à la petite chappelle de Saint, Maurice. — C'est une heure fatale, dit-on pour les esprits faibles, une heure de mort. — Prions pour les trepassés. — La prière est agréable à Dieu, surtout la nuit, lorsque le cœur et l'esprit veillent pendant le sommeil de la terre. —

Avançons toujours : — silence ! — Voyez-vous maintenant cet homme, immobile et debout derrière ce tertre de gazon, auprès de cette embrasure ? — Quel est cet homme ? — Cet homme ? c'est un héros, c'est l'image de la patrie, c'est l'épée, la fortune, l'honneur de la France ; c'est un soldat ! —

Ou bien ce soldat est moins qu'un homme ; c'est une machine fabriquée par le sort fatal de la conscription, un automate payé tant par jour pour porter la tête haute et fixe, pour marcher au pas, faire la charge en plus ou moins de temps, si la pensée de son âme, renfermée sous les bornes étroites et purement matérielles de la discipline militaire, ne rapporte pas la sublimité de son infime position à l'idée divine qui fait mouvoir ici-bas, et comme il lui plaît, les peuples et les rois.

Mais non, c'est un héros, ce soldat ; c'est un martyr de tous les jours, ce guerrier chrétien qui offre à Dieu et à la patrie les douleurs de sa passion, qui crucifie pendant sept années ses affections les plus chères, les affections de la famille, les joies du foyer domestique, les baisers de sa mère, les rêves aimés de son cœur, les plus belles années de sa vie, son indépendance, sa liberté ! C'est un héros ; car malgré la plus dure de toutes les servitudes, son artère est pleine du sang qui bouillonne dans sa poitrine et qu'il versera tout entier pour sa patrie quand l'heure des batailles sera venue. Eh bien ! pendant que la gloire militaire de notre beau pays repose en paix à l'ombre de nos souvenirs, il le comprime, ce sang généreux, il l'arrête dans son impétuosité, il le réduit aux proportions pacifiques d'un état de garnison. — Le vieux lion dort... et il attend... Et cependant, au besoin, il aura le courage de parodier la guerre en temps de paix, la force de rompre sa volonté et son intelligence au simulacre des grandes luttes ; il aura cette force et ce courage, parce que sa consigne le veut ainsi.

Voilà pourquoi cet homme, ce soldat, ce héros, que vous apercevez, immobile et l'ar-